

Un stage pour « s'ouvrir à autre chose »

Un stage « Nature et Spiritualité » à l'étang de Virelles : entre immersion dans la nature, éveil spirituel et levier de changement. Cartésiens : attention au choc culturel !

Disons le tout net : décrire le stage « Nature et spiritualité » à l'étang de Virelles me met mal à l'aise. A plusieurs titres. Tout d'abord, la spiritualité ne se décrit pas. Elle ne s'écrit pas. Elle se vit. A l'intérieur de soi. En l'occurrence aussi à l'intérieur d'un groupe. Or je n'ai pas pu vivre ce stage. D'ailleurs, je n'aurais peut-être pas osé. Question de culture. Non que je pense être dénué de toute profondeur, de toute intériorité, mais ma culture est plutôt cartésienne, rationnelle. Disons-le aussi tout net : j'entretiens une certaine prudence face à l'invisible, une méfiance face aux introspections collectives, aux rituels, une résistance face à la terminologie généralement utilisée. Ma spiritualité, je la range dans le tiroir « jardin privé ».

Je ne suis pas à l'aise, néanmoins il eut été dommage de réaliser un dossier « Nature et cultures plurielles » sans parler d'un stage qui questionne l'emprise sur nos vies de notre propre culture, de son rapport à la spiritualité et à la nature, un stage qui explore d'autres façons « d'être au monde », initie aux philosophies des sociétés traditionnelles qui ont gardé la nature au cœur de leur spiritualité.

Partir de son vécu

Concrètement, ces trois jours de stage encadrés par Samuel Puissant (Aquascope de Virelles) et Paul Gailly (Natagora) proposent une alternance d'activités d'immersion dans la nature (nuit solitaire, aube sauvage en canoë, etc.) et de contemplation (méditation, etc.), d'ateliers d'échange et de partage, de dispositifs de réflexion sur notre mode de vie et la relation qu'il entretient avec la nature, le vivant et le sacré, de moments conviviaux et festifs (cueillette et repas de plantes sauvages, etc.). Le tout dans un lieu magique : l'étang de Virelles, ses hectares de marais, forêt, roselière et zones humides...

L'an passé, ils étaient une douzaine à participer à la première édition, venus d'horizons très différents. Pourquoi se sont-ils inscrits ? Paul Gailly reprend quelques témoignages de participants : « en recherche de quelque chose qu'on ne sait

pas définir précisément », « pour approfondir sa relation à la nature et voir comment l'intégrer dans sa vie », « fatigué, désespéré par ce qui se passe autour de nous », « prendre du recul par rapport à ce qui est important et ce qui ne l'est pas ».

Pour répondre à ces attentes, la méthodologie est inspirée de l'écologie profonde et du « travail qui relie » de l'écophilosophe Joanna Macy (voir « Outils » pp. 16-17). Les activités, aux allures parfois un peu ésotériques, visent pour une part à reconnecter les participants avec leur intériorité, à questionner le sens de leurs vies. « *Le stage, c'est un travail d'ouverture à ce qui se passe autour de soi, résume le formateur. Partir de son vécu et l'élargir à l'environnement global, se connecter au vaste monde. La nature est un outil pour favoriser cette ouverture. Des choses se passent lors d'une nuit solitaire dans la nature, difficiles à expliquer.* »

Eveil spirituel

Dans cette volonté de faire prendre conscience que notre culture occidentale moderne a séparé l'homme d'un côté et la nature de l'autre (lire article p.8), et qu'il s'agit de les reconnecter, la paire d'animateurs tente au fil du stage de proposer un autre regard, un autre rapport au monde, naturel en particulier. « *Durant ces trois jours, il s'agit de comprendre et faire l'expérience de notre interdépendance et de notre responsabilité à l'égard des générations futures et des autres formes de vie. Nous sommes faits de la même matière que les étoiles, les arbres et les pierres, les mêmes molécules, les mêmes atomes de base*, souligne Samuel. « *Je suis dans, de et pour la nature* » et non pas « *J'ai une responsabilité morale envers les espèces* ». *Ce devoir de prêcher l'altruisme est totalement inefficace. Qui est en danger ? Ce n'est pas la planète, mais bien l'avenir de l'Homme sur Terre* ».

Pour y parvenir, ils s'appuient notamment sur les cultures d'ailleurs. Par exemple, un atelier, inspiré de la tradition hindoue, part des chakras situés en différents points du corps humain pour entrer en relation avec l'environnement. « *Lorsque je fais écouter différents types de musiques, les participants sentent*



SYMBIOSES Été 2011

Ce qu'en dit l'anthropologue...

« Ce type de stage traduit la crise actuelle. Cela montre que les gens ne sont pas satisfaits de la manière dominante de penser la nature en Occident. Ils éprouvent un malaise, un manque. Ils ne s'identifient pas à cette distance face à la nature. Alors, la tendance est d'aller voir dans les cultures traditionnelles, de réinventer des traditions, du néo-chamanisme. Cela n'a plus rien d'authentique puisque ces pratiques ont été transformées au contact de notre culture et de notre environnement, ont évolué au fil du temps. Cela peut sans doute apporter une réponse personnelle, au cas par cas, à un certain besoin de se reconnecter à la nature. Mais ce n'est pas par là que viendra la résolution de la crise actuelle, qui est un problème bien plus global de choix de société, société qui s'est en plus diffusée et mondialisée. » Charlotte Breda, anthropologue de la nature (lire aussi p.8).

que ce ne sont pas toujours les mêmes niveaux qui vibrent. Et c'est vrai aussi lorsque l'on rencontre un ours, un hérisson ou une fleur. Se rendre compte de cela enrichit la relation à l'environnement, explique Paul Gailly. Les chakras, c'est un modèle de fonctionnement. On ne sait pas si c'est vrai ou pas, si ça marche ou pas, mais cela donne une autre vision que purement scientifique. Si tu regardes en mettant ces lunettes-là, tu comprends certaines choses. » Un autre atelier propose de construire une hutte à sudation, véritable moteur de la vie spirituelle des Indiens Lakota, suivi d'une cérémonie adaptée des traditions Navajo. « Mais ce n'est pas planant à ce point, tempère Paul. Ce sont davantage des moments de réflexion que des méditations au sens traditionnel de là-bas. On reste connectés à notre réalité.

D'ailleurs, ce qui revenait toujours : « Oui, mais que puis-je faire maintenant pour plus d'harmonie, en quoi je peux contribuer à ce que ça aille mieux ? ». Et chacun de trouver ses possibilités d'action, pour repenser la place de l'homme dans la nature, et la place de la nature dans l'homme.

Christophe DUBOIS

Contact : Aquascope - 060 21 13 63 - info@aquascope.be - www.aquascope.be

Une balade « nature-cultures » pour déconstruire les représentations

A la demande du centre d'accueil de la Croix Rouge de Manhay, « Des Racines et des Ailes », Stéphane Noirhomme, guide-animateur nature indépendant, a plusieurs fois accompagné des balades invitant deux publics bien différents à se rencontrer : des demandeurs d'asile en centre ouvert et des « ceux d'chez nous ». Il raconte...

Les demandeurs d'asile sont en situation d'attente. Ces promenades dans la nature leur permettent de sortir de ce quotidien « en suspension », de se mettre en mouvement dans la rencontre avec les « locaux ». Une forme d'atelier autour de la forêt, l'eau, l'arbre, l'animal... pour respirer, observer, découvrir, apprendre et, par la force des choses, déconstruire ensemble les représentations.

Une de ces balades a eu pour thème « chasseurs-cueilleurs ». Chaque participant expérimentait en chemin plusieurs situations relatives à la chasse (approche silencieuse, rencontre avec des chasseurs, palabres...) et à la cueillette (récolte de fruits, détermination de plantes sauvages, discussion sur la comestibilité d'un champignon...) En milieu de balade, au cœur de la forêt, un cercle se forme afin d'entendre les consignes pour un affût (sans armes) solitaire et silencieux, avec pour seule mission d'observer d'éventuels animaux et écouter ses sensations.

Surprise ! Deux résidents du centre expriment leur panique : « Allons-nous rencontrer un lion ou un animal similaire ? ». S'en suit une discussion (annonçant les déconstructions) sur les véritables risques de la forêt vécue variablement comme lieu de fuite et de survie en milieu hostile, de ressources maigres, d'inaccessibilité ; avec une singulière peur de se perdre, de se faire mal, de faire de très mauvaise rencontre. Se révèle une forêt bien différente de celle qui est cultivée ici communément, comme un lieu de villégiature sensationnel de magies végétales et animales, aux découvertes sensorielles extraordinaires...

« Non, pas de lion, pas de bêtes vraiment venimeuses ou féroces. Juste des sangliers. Des sangliers !? Ce n'est pas dangereux ? Euh... » On se rassure. Chacun s'en va enfin pour un affût prolongé. On fixe le rendez-vous.

Au retour, chacun est invité à dire en quoi il se sent plutôt chasseur ou plutôt cueilleur. On s'écoute, on se reconnaît respectivement. On constate sans équivoque que chacun est singulier et que les tempéraments qui s'expriment sont loin d'être relatifs à une origine culturelle.

Un exemple cependant de tendance (culturelle ?) marquée chez ces personnes en fuite, arrachées des leurs, de leur chez eux : l'intérêt porté à la politique. Avec les demandeurs d'asile, c'est un sujet de conversation par excellence ! Que la nature (une forêt, une vache, un poisson, une prairie...) soit une occasion de parler politique en toute liberté : la belle veine ; de s'intéresser à la chose publique : formidable ! Pas avec la même vigueur pour tous bien sûr, mais toujours bien en contraste avec le mol intérêt cultivé par le citoyen local.

Une autre petite révélation encore : sur l'usage du téléphone portable. « Nous », on sait que le bon usage est de l'éteindre dans un moment de découverte. Mais on ne le fait pas pour autant. « Eux » non plus. Mais pour d'autres raisons. Ce serait n'avoir rien entendu de l'existence ici d'un demandeur d'asile, d'exiger qu'il éteigne le petit téléphone, alors qu'il reste en perpétuelle (longue, pénible, obligatoire) attente de nouvelles. De sa famille éloignée, de l'administration qui vient de le questionner sur ses chances de trouver enfin refuge, de l'ami qui est en passe d'obtenir, lui, enfin une réponse...

Stéphane NOIRHOMME

Contact : 04 341 04 67 - www.stephanoirhomme.be

